

L'arme à double tranchant

Hugues Corriveau

Number 30, Fall 1986

Le polémique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1986). L'arme à double tranchant. *Moebius*, (30), 85–89.

HUGUES CORRIVEAU

L'arme à double tranchant

Polémiquer n'est pas une chose facile. N'est pas donnée à qui le désire la possibilité d'articuler sa pensée contre celle de quelqu'un d'autre, ni à qui le veut la clarté d'esprit de donner le change, ni à qui le souhaite d'étonner par la vigueur de ses démonstrations: c'est sans doute un art difficile, sinon un grand. Chercher la controverse ou la provoquer témoigne d'une vigueur d'esprit bien particulière qui dénote chez celui ou chez celle qui l'exerce soit une mauvaise volonté dont on dit parfois qu'elle est insupportable, soit de rares qualités personnelles où se déploient les articulations d'une vivacité, d'une originalité et d'une détermination dont naissent très souvent les idées neuves, les révolutions. Etre à l'origine d'une polémique signale à tout le moins que l'instigateur ou l'instigatrice sait se faire entendre, que sa pensée dérange, que quelque part ce qui a été dit a reçu un écho. Ainsi, souligner qu'il y a «polémique» c'est indiquer que des idées s'opposent, que des protagonistes s'affrontent, qu'il y a débat à propos d'une «idée». Ces escarmouches de l'esprit ont de moins en moins lieu puisque les idées se font de plus en plus rares.

La preuve de cette difficulté nous a sans doute été donnée par une **oeuvrette** d'une drôlerie sans faille qu'a signée un quidam Muir, **Poètes ou imposteurs?**. Dans un délire mystique d'une très haute prudence de sentiment, il a fait le Trissotin de salon en voulant s'élever contre des oeuvres qu'il n'avait jamais comprises (si non vraiment lues) et contre lesquelles il a voulu écrire ce qu'il a cru devoir provoquer, bien en vain, une «polémique». Une vague éditrice qui ne savait pas lire non plus a cru bon de le publier. Alors pourquoi revenir sur

ce **Poètes ou imposteurs?** si «rien» ne méritait d'en être retenu? Disons d'abord que les «sottisiers» existent bel et bien et qu'ils ne rendent pas pour autant intelligent ce qu'ils recensent. Disons ensuite, puisqu'il est ici question de polémique, qu'il serait de bon ton d'en donner le plus mauvais exemple. Ainsi Muir, voulant pourfendre la «modernité» poétique québécoise s'est fourvoyé avec Satan, prenant Dieu à témoin que l'art littéraire ne pouvait rechercher son inspiration dans les latrines. Qu'il aille y voir s'il ose, qu'il donne au diable sa chance et qu'il lise d'abord cette poésie avant que de chercher noise à qui travaille à renouveler justement ce qu'il refuse et ce dans quoi il «s'enfange». Bref, cet opuscule mondain qui aurait eu des vellétés polémiques n'a reçu aucun écho, donc a manqué son but dans la mesure justement où tous les défauts de la plus évidente mauvaise volonté s'y accumulaient à loisir comme s'il s'était agi pour Muir de justement prouver que rien n'est facile dans ce monde dangereux de la passe d'armes. Ainsi notre Muir prétend là avoir lu quelques oeuvres poétiques mais sans préciser que c'est derrière le filtre d'un bréviaire et, qui plus est, sans en comprendre une seule ligne. Il a écrit alors un texte sans connaître sa propre langue ni la portée du langage qu'il employait, tout en espérant (peut-être) se faire comprendre d'un certain nombre. Triple ratage donc puisque cette chose n'a eu aucune portée.

Allons donc voir alors ce qui fait les réelles qualités du ou de la polémiste, ce qui, à l'origine d'un tel «détournement», peut enclencher un débat. D'abord, il faut sans doute prendre conscience que toute polémique, pour qu'elle advienne, ne présuppose pas, loin de là, l'intelligence des thèses qu'elles opposent. Ce qu'il faut à une bonne querelle tient beaucoup plus à la puissance des antagonismes qui s'affrontent qu'à la pertinence de ceux-ci ou à la légitimité de leurs propos. Savoir déclencher la polémique commence par la conscience des armes qu'on possède, par la conscience de leur pouvoir de dérangement (puisque toute polémique, quelle qu'elle soit, doit s'articuler «contre», absolument «contre» par exemple le convenu, l'admis, l'éta-le ennui de la convention ou veut rétablir des valeurs qui n'ont plus cours, ou insister sur les valeurs traditionnelles sans admettre les changements, etc.). Aus-

si, tenter d'apporter quelque idée nouvelle devant la plus sclérosée des mentalités risque en effet de soulever l'ire d'un certain pouvoir, risque de faire enfin bouger le stable et l'immobile. Grande tâche en effet que de relever un tel défi, de chercher à parvenir aux limites de la discussion.

Autre facteur tout aussi important est de savoir **qui** se trouve en face, avec **qui** engager le débat. Et là aussi, l'époque actuelle ne nous donne pas de très grands exemples car ne prolifèrent pas, loin de là, les joueur(e)s de qualité. Faudrait-il rappeler cette autre pseudo-polémique qu'a voulu provoquer un certain Larose dans la revue **Liberté** (en juin 85) contre les responsables d'un numéro de **Voix et images** (paru à l'hiver 85) concernant la production de vingt ans de la revue **La Nouvelle Barre du Jour**. Pierre Milot répondra au premier dans le n° 33 de **Voix et images** (au printemps 86). Faut-il voir là une réelle polémique alors que des deux antagonistes, seul Milot a cru bon de se tenir du côté de l'intelligence, alors que celui à qui il répond n'avait même pas su (à l'instar de notre Muir) rendre vraiment crédibles ses arguments (?) et les articuler de telle sorte qu'un semblant de pensée s'en dégage.

Mais il y a d'autres cas de polémiques, et peut-être d'autant plus intéressants que difficilement prévisibles, auxquels il faudrait s'attarder, soit ceux qui sont à strictement parler «surprenants». Quand adviennent de vives oppositions à certaines idées émises, c'est que la qualité de la vie intellectuelle, comme la vigueur des échanges, témoignent du dynamisme de la société où elles ont lieu, de l'énergie qui active alors toute cette société. Savoir débattre publiquement de ses opinions témoigne plus en regard de la liberté de pensée que tout autre facteur et souligne de façon express de la vigueur de cette même liberté, en dehors bien sûr de tout jugement de valeur porté sur le contenu intrinsèque des débats qui s'engagent. Or ce qu'il faut vraiment retenir c'est qu'à l'origine de toute réelle polémique se tient la langue et son pouvoir, se met en place tout le fonctionnement de la persuasion, c'est-à-dire tout ce qui fait qu'une langue est l'instrument premier de la communication.

Or, il y a des gens pour croire que certains sujets ne sont pas **tabous**, qu'ils sont sans conséquence histori-

que, que certaines formes de langage, sinon certains mots, seraient dépourvus de drame! Il faudrait enfin admettre qu'il y a risque dès qu'un mot se dit, s'affirme, qu'il y a transgression de l'opacité intime quand on se met à dire quelque chose. L'arme du langage, pour certain(e)s, n'aurait pas lieu; car on suppose l'innocence de la pensée. Existerait alors, pour cette catégorie d'individu(e)s, ce lieu de toute sécurité d'une certaine intimité de la pensée, là où s'articulerait le nom vernaculaire de l'imbécillité. Dire qu'il y a des naïfs ou des naïves pour croire qu'on pourrait tout dire sans conséquence, qu'il y aurait dans le pouvoir **supposé absolu de la liberté de pensée** une forme de miroir du possible des écritures, du territoire même de la littérature. Il faudrait pourtant comprendre que toute recherche d'une langue véhiculaire présuppose qu'on sache tenir sa langue, c'est-à-dire au sens le plus strict qu'on sache y tenir, qu'on sache respecter à un point tel son impact comme sa force, qu'on n'imagine pas sans armes tout mot, sans provocations toute pensée.

Dire qu'il y en a pour croire qu'ils ou qu'elles naviguent en pleine innocence sémantique quand ils ou elles se mettent à écrire ce qui s'appellerait leur **vérité**. Car il y a certain(e)s auteur(e)s pour penser innocente la fonction de l'écriture, pour croire qu'il leur suffit de se mettre à explorer leur «moi» (quel mot! à quelle profondeur ce mot-là tient-il! surtout si on l'accompagne de l'effroyable vocable de «vécu»)! Imaginons un instant le nombre de fois où dans les années actuelles nous devons lire dans toute notre littérature que des auteur(e)s vont nous livrer leur «vécu» à travers le témoignage de leur «moi»! Il y a là quelque chose à vomir tant le dévoilement de l'intime semble pour certain(e)s le gage même de la qualité. Or il faut savoir qu'écrire n'est pas sans conséquence, qu'écrire ne saurait se détacher de tout contexte historique. Il faut savoir que le sujet seul ne saurait faire une littérature mais que, pour qu'elle advienne, il lui faut une manière. Il faut savoir que toute écriture ce n'est pas autre chose que du **style**. Il faut avant tout savoir la manière de dire le sujet avant de trouver quel sujet mettre en littérature.

Il y a cette **même obstination** déconcertante dans la volonté d'une certaine régionalisation de la culture. Chez certain(e)s responsables régionaux ou régionales

des regroupements culturels, on retrouve cette même complaisance à croire le microcosme paroissial à l'image du monde global. D'aucun(e)s supposent toujours que certains carrefours symboliques de certaines villes de province (par exemple King-Wellington à Sherbrooke) doivent essentiellement être au centre de l'univers! On retrouve dans cet esprit régionaliste la même étroitesse que chez ces auteur(e)s dont je viens de parler et qui croient que seule leur vie a de l'importance, que seul le «témoignage» compte en littérature. Quand une région se referme sur elle-même comme certaines revues qui, de trop longue mémoire, articulent la pensée de certain(e)s poètes locaux ou locales (que d'aucun(e)s appellent méchamment des «poètes municipaux ou municipales»), il y va droit à la sclérose. Le Québec n'a plus le choix actuellement que d'être totalement mégalomane, le Québec ne peut que trouver la voie du monde qu'en la recherchant constamment, soit en articulant une pensée qui sorte des ornières nauséuses d'un étroit régionalisme, qui sorte de ses maladiques «laudes» de son moi à travers quelques écrivain(e)s qui continuent de croire que va la littérature comme allait l'âme à une certaine époque!...

N'empêche que tout «armée» que nous voulions que soit une «plume», encore faut-il savoir comment s'en servir, quelles sont les valeurs que sous-tendent les mots que nous employons. N'empêche que souhaiter la polémique, c'est tendre à débattre de certains problèmes qui nous paraissent suffisamment importants que nous croyons devoir amener sur un terrain public l'opinion qui est la nôtre. D'emblée, faut-il dire que la polémique tient toujours au bout du compte les arguments des deux parties au bord de l'abîme et que bien rares sont les cas où nous pouvons départager réellement les antagonistes. Il y a dans la polémique un principe de plaisir qui ne saurait être ignoré et qui est celui que se font ceux et celles qui débattent entre eux ou entre elles devant la galerie, tout en se trouvant sans doute de la dernière intelligence. La polémique a cela de déplorable qu'elle est très souvent éphémère, à ce point qu'on ne sait plus s'en souvenir après un très court laps de temps, qu'elle fait très peu évoluer les choses dans la réalité et que jamais elle n'aura la force ni la persuasion d'un essai articulé, d'une démonstration nette et claire.